

Boutades

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 3

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199185>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

perque, oùt c'liào bràmàfès, et, quand l'eût oïu que l'étài Ganguelièt, sè met à l'ài fèrè:

— Mon pourro ami dè Mordzel dein quin diablillo dè pays l'è-tou einfatà?

Adon Ganguelièt, que vé tot lo drai que l'étài cè tsancro dè Brolet et que l'ài criàvè cein l'ài répond:

— Su dein on pays que ne vaut rein por té dein ti lè casse, kà l'ài sàï faut martsï drai!

L. D.

Vieux dictons sur le mois de janvier.

Jour de l'an beau,
Mois d'août chaud.

Belle journée aux Rois (le 6),
L'orge croit sur les toits.

Le 10 janvier, claire journée
Décrote une bonne année.

Poussière en janvier,
Abondance au grenier.

Les beaux jours du mois de janvier
Sont mauvais en février.

Prends gardé au jour de St-Vincent (22)

Car si ce jour tu vois et sens

Que le soleil soit clair et beau,

Nous aurons du vin plus que d'eau.

Sécheresse de janvier,
Richesse au grenier.

St-Julien (le 9) brise la glace,
S'il ne la bris, il l'embrasse.

Le 10 janvier, brouillard,
Mortalité de toute part.

St-Antoine (17), sec et beau,
Remplit cuves et tonneaux.

Janvier d'eau chiche
Fail le paysan riche.

De St-Paul (26) la claire journée
Nous décrote une bonne année.

S'il fait vent, nous aurons la guerre,
S'il neige ou pleut, cherté sur terre.

Année neigeuse,
Année fructueuse.

Passé-temps. — Nous donnerons, dans notre numéro prochain, le résultat des *vous-rimés* proposés samedi dernier. En attendant, voici un *logogriphe* que veut bien nous envoyer un de nos abonnés:

Logogriphe.

Quel drôle d'animal ? Comment se peut-il faire
Qu'en lui coupant la queue, il devienne sa mère,
Et, par un sort étrange,

En deux moitiés coupé, on mange une moitié,
L'autre moitié nous mange.

Les réponses sont reçues jusqu'au **jeudi, à midi.**

L' « Américain »

— Demandez-voï seulement à l' « Américain », au vieux Philippe, qui est là. Il est allé en Amérique, lui... N'est-ce pas, Philippe, que vous avez passé la gouille ?

— Aloo ! y a beau temps de ça ;... c'était en trente-huit.

— Racontez-nous voï ça, Philippe.

— Oh ! bien, y a pas grand chose à raconter.

« Mon père s'était remarié avec la Marianne au maréchal, qui était beaucoup trop jeune pou être ma mère ; elle avait mon âge. Elle voulait tout commander à la maison. Ça pouvait pas aller. On se disputait tous les jours. Et puis, y me semblait que je n'aimais pas la campagne ;... je voulais aller à la ville. Je me suis décidé subito à parti pou l'Amérique, où ce qu'on pouvait amasser du bien en un paire d'années... à ce qu'on disait.

» Je n'avais pas encore pipé le mot à mon père de mon idée... Ma foi, quand je lui ai dit la

chose, il a sauté en l'air. Y ne voulait pas que je parte. Moi, j'ai tenu bon et un beau jou je me suis embarqué au Havre, pou passer de l'autre côté.

» Le second jou qu'on était su l'eau, le temps a déjà commencé à s'engriiger... C'est qu'on n'y allait pas comme aujourd'hui, à toute vapeu. On a mis trois mois pou arrivèr à Newe-York. Je suis resté un mois là, à battre le pavé, sans trouver de l'ouvrage. Je n'avais bientôt plus le sou, quand je rencontre le grand François, de Pampigny, qui était là depuis quinze jous. Y me dit : « Vois-tu, Philippe, y a rien à faire ici ; moi je pars pou l'intèrien ; je vais déchiffrer des terres... Viens avec. »

» Va comme il est dit, je pars aussi pou l'intèrien.

» On est resté là-bas quatre ans, à trimer comme des mercenaires. Mais, ma foi, y fallait toujou se chamailler avec des Peaux-rouges et avec un tas de gens, des blancs, ceux-là, qui étaient enco plus féroces que les sauvages. Et puis on était quasi aussi pauvres qu'en arrivant ; j'avais juste de quoi rentrer au pays. Je dis un jou à François : « Ecoute, François, voilà déjà quatre ans qu'on est par ici, à s'èreinter. Puis-que la fortune n'est pas venue, en quatre ans, ça ne viendra pas. Y nous faut retourner en Suisse. »

» Y n'a pas voulu m'écouter. Aussi le pauvre François y a laissé ses cinq pieds et demi, là-bas ; il a été tué par un de ces sauvages blancs.

» Moi, je me suis rembarqué à Newe-York et, trois semaines après, on était au Havre. Je suis resté quinze jous à Paris, chez mon cousin Abram, et je suis revenu à... Voilà toute l'histoire... »

— C'est ça... c'est ça... Aloo, dites-moi, Philippe, comment se fait-il que vous avez mis trois mois pou aller et seulement trois semaines pou reveni.

— Oh ! c'est que voilà... pou le retou, n'est-ce pas... ça va tout le temps à la descente...

— Ah !... voilà... voilà !...

Qui a dit : « *Le superflu, chose très nécessaire* » ? demandions-nous, au nom d'un correspondant, dans notre numéro du 4 courant. Trois personnes ont répondu à cette question: MM. Jacques, ancien pasteur; E. Kinchester, à Lausanne; un lecteur de la salle de lecture de Chexbres.

Le mot est de Voltaire; il se trouve dans une pièce de vers écrite en 1736 et intitulée: *Le Mondain*. Voltaire y défend, dans un spirituel badinage, le droit incontestable de chaque homme aux petites douceurs de l'existence et montre comme quoi le luxe a parfois du bon. Voici le passage en question :

L'or de la terre et les trésors de l'onde,
Leurs habitants et les peuples de l'air,
Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.

O le bon temps que ce siècle de fer !

Le superflu, chose très nécessaire,

A réuni l'un et l'autre hémisphère.

Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux

Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux,

S'en vont chercher, par un heureux échange,

De nouveaux biens, nés aux sources du Gange :

Tandis qu'au loin, vainqueurs des musulmans,

Nos vins de France enivrent les sultans ?

Boutades.

Un brave paysan se laisse choir du « fin-dessus » d'un cerisier et se casse la jambe.

« Alors, Daniet, lui demande le *rhabilleur*, en lui remettant la jambe, à quoi pensiez-vous en tombant ? »

— Oh ! bin, ie peinsàvè que se javé z'na pinta à matti tsemin, mè sarai bin arretà on momeint po bairè trai décès.

Un pauvre hère — il y en a tant — se promenait mélancoliquement l'autre jour, le ventre vide. Pressé par la faim, il entre dans une pension économique.

— Est-on bien servi, ici ? demande-t-il timidement au patron.

Celui-ci, qui aime à dire le mot drôle et veut montrer qu'il a été à Paris, répond, goguenard : « Oh ! mon brave, ici on est servi au doigt et à l'œil. »

Le client, vivement : « Oh ! à l'œil me suffira... »

Les malades imaginaires sont légion et les médecins fondent sur eux leurs plus sûres espérances. Les malades véritables jouent souvent à la faculté le vilain tour de guérir, en dépit de ses soins ; les malades imaginaires, eux, ne guérissent jamais.

Mais, ces derniers font aussi parfois le désespoir des médecins qu'ils dérangent à toute heure pour des riens.

« Ah ! madame, disait un de nos médecins à l'une de ses clientes, quelle santé il vous faut pour supporter toutes les maladies que vous me dites avoir. »

Le petit Jules vient de perdre son papa.

Sa maman lui fait comprendre qu'il lui faudra désormais être plus sérieux et bien s'encourager à l'école, afin de pouvoir l'aider bientôt à gagner le pain de la famille.

— Oh, oui, maman, je te promets que je serai bien sage et que je t'aiderai à gagner notre pain... mais... mais, n'est-ce pas, il faudra alors que tout le monde mange la mie ?

— Ah ! bondzo... coumeint va ?

— Pas mau, grand maci.

— Et ta fenna ?

— L'est ein voiazdo.

— Ah ! po sa santé ?

— Na... po la meinna.

LA SEMAINE ARTISTIQUE. — Théâtre. —

Très nombreux spectateurs, jeudi soir, et grand succès. On donnait deux pièces nouvelles pour nous: *Château historique* et *La lune de miel parlementaire*. Ces deux comédies, très amusantes, ont réjoui l'auditoire. Nos artistes les ont fort bien rendues; beaucoup de finesse, particulièrement dans l'interprétation de la seconde. M. Darcourt sera certainement obligé de répéter la représentation de jeudi, — Demain, dimanche, à 8 h., spectacle extraordinaire: *La Tosca*, de Sardou, et *Le procès Vauradieux*.

KURSAAL. — Tous les jours, à 8 1/2 h. (jeudi excepté), *Spectacle-attractions*. Tous les dimanches, à 3 h., *Grande matinée*. — Nouveautés: « Miss Diana », danseuse lumineuse; « Sœurs Borg », danseuses, chanteuses suédoises; les « La et Do », deux célébrités du genre Variétés; « A-Bo-Kou » et son groom, jongleurs amusants. En un mot, série brillante, qu'il ne faut pas manquer.

Le 3^e Concert d'abonnement a été donné hier soir, devant une salle comble, comme toujours. Les solistes étaient MM. H. Marteau et W. Pahnke. Le 4^e Concert aura lieu le 7 février, avec le bienveillant concours d'un chœur de dames. Nous en reparlerons.

Rappelons la **Conférence Brunetière**, lundi soir, à 8 h. On se dispute les places.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, RUE PÉPINET, 3

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête.

Lausanne. — Imprimerie Guillemin-Howaro.